

XYZ. La revue de la nouvelle

La Lune

Emmanuel Dumège



Volume 1, Number 4, Winter 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2645ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dumège, E. (1985). La Lune. *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(4), 53–59.

Emmanuel Dumège

La Lune

Mon père était le tuteur le long duquel la plante frêle, timide, ose pousser sa tête vers la liberté des sommets. J'étais cette plante. Tout m'effrayait — jusque passée l'adolescence. Tout me heurte, me bouscule. Je craignais le passage d'enfer des chevaux de la garde shogunale, dans la rue de notre maison. La voix de l'ivrogne qui éclate; ne va-t-il pas franchir le seuil? Le miaulement des chats perdus la nuit.

Enfant, près de mon père veuf, je me pelotonnais. Il m'appelait son chat. J'avais de cet animal la taille, le goût de la caresse, les exigences. À ma soeur cadette, qui voulait s'approcher aussi, j'adressais des grimaces de démon. Elle fuyait en hurlant. Mon père lâchait son pinceau, riait à gorge déployée. Il nous traitait de génies malfaisants.

Flamme que la moindre brise du dehors soufflerait, je ne me sentais en sécurité qu'auprès de lui. J'étais jalouse des dessins qu'il donnait au graveur sur bois pour qu'ils devinssent des estampes. Assis, le pinceau à la main, j'exécutais mille grâces pour l'obliger à le poser; je tirais sa manche de mes quenottes.

En vain cherchais-je à l'en distraire: le travail fait, à faire occupait toute sa tête pensive. Il dessinait souvent la nuit. Il disait que si les grands maîtres, astres de leur art, tel l'illustre Hokusai, travaillaient à en perdre le souffle, a fortiori les simples artisans, comme lui, devaient-ils redoubler d'efforts. L'obscurité venant, dont il regardait au jardin la descente majestueuse, il murmurait: «Voilà

l'ennemie». Parce que la nuit appelle le sommeil. Et que le sommeil est un voleur qui dérobe un peu de sa longue patience au peintre.

En souvenir de mon père, pour dresser contre les ténèbres d'opium l'étendard de l'honneur humain, longtemps je travaillai la nuit jusqu'à ce que mes paupières s'appesantissent; parfois le pinceau tombe de mes doigts. Mon front repose sur l'esquisse comme si d'elle il voulait se nourrir autant qu'elle est née de lui. Les premiers rayons du soleil voient renaître mon ardeur. Mon cœur est aux couleurs de l'aube.

*Sur le pont les lanternes agitées par le vent
Sont pareilles à des lucioles qui dansent
La rivière est un long dragon d'argent
Sur son dos il m'emportera
J'aurai peur de ma délivrance*

Toi, Ichikawa Ennosuke, toi Onoe Shosuke le troisième, toi, Sawamura Yodogoro, qui excellas dans le travesti, vous me devez de n'être pas dans le souvenir du public que des ombres qui s'estompent. J'ai fixé pour autant de générations que les hommes auront de yeux pour voir vos postures, vos grimaces, vos costumes éclatants dans les scènes qui firent votre gloire. Entre leurs doigts parfumés, vos admiratrices ont fait circuler les portraits que j'avais dressés de vous.

Et ceux que vous me demandâtes, de vous-mêmes en vous-mêmes tels qu'entrés dans la légende: au vif de ces emplois qui portèrent jusqu'au firmament votre renommée, combien de fois, avant d'entrer en scène, n'avez-vous pas repris confiance en y jetant un regard au mur de votre loge? Combien de fois, au souvenir qu'ils vous offraient, miroirs véridiques, de ce dont vous étiez capables, ne vous êtes-vous pas surpassés, ajoutant la gloire à la gloire jusqu'à briller parmi les mortels comme des étoiles?

J'étais une toute jeune fille encore lorsque je rencontrai Dame Onamoto. Il y avait tant d'années derrière elle que personne ne parvenait plus à les compter jusqu'au bout. Son visage paraissait d'une adolescente. À croire qu'elle portait un masque de carton. Mais c'était son visage: fardé si adroitement qu'elle en avait chassé l'araignée des ans et sa toile.

Elle formait aux arts de l'amour, dans l'établissement où elle régnait, les femmes publiques les plus réputées. On avait accoutumé

de dire qu'une princesse, à côté d'une fille sortant des mains de Dame Onamoto, bien malin qui pouvait distinguer l'une de l'autre.

Elle crut que je venais lui confier mon apprentissage. Je rougis jusqu'à la racine des cheveux.

Mon père m'envoyait, expliquai-je, qu'elle avait connu jadis. Je lui avais exprimé mon désir de reproduire par l'estampe les traits des grandes courtisanes. Le profit serait immense, pensais-je. Toutes avaient été les élèves de mon hôtesse. Voulait-elle m'introduire?

Dame Onamoto grimaça. Je compris que j'avais commis une faute. Je n'avais pas évoqué de faire son portrait, à elle, la plus illustre de toutes, la Première; et son âge n'était rien auprès de sa science et de la beauté dont elle se voulait encore l'ostensoir.

Les yeux se firent plus perçants qu'elle tenait posés sur moi:

— Lorsque par les nuits tièdes de l'été, jeune fille, étendue sur ta couche, les yeux clos mais ne dormant pas, ton esprit dérive et ta main sur la hanche y remonte, est-ce femelle que tu enlaces ou la Bête à queue, l'homme?

Je soutins son regard:

— L'amour ne m'intéresse pas.

Dame Onamoto dit:

— Des lettres te seront remises.

L'entretien était clos; sur la vieille idole les portes se refermaient.

— Il faut aimer, dit-elle comme je sortais. Femme ou homme, qui s'en soucie? Ou une courge. Ou un cabot pelé. Il faut aimer.

Je déclarai à mon père, une fois de retour chez nous, que je ne sais quoi chez cette femme m'inspirait une antipathie que je ne maîtrisais pas.

Elle était belle, jadis, fit-il en baissant la tête.

Je le détestai, à cet instant, autant qu'elle.

L'amour ne m'intéressait pas: j'en étais persuadée.

Les courtisanes qui, sur la recommandation de Dame Onamoto, m'admettaient, j'en étais venue à leur demander d'assister secrètement aux heures qu'elles vouaient à leurs visiteurs. J'observais leurs ébats avec une froideur candide. Ma main dessinait aussitôt ce qu'enregistrait mon oeil. C'était cette naïveté rebutée par aucun détail, que les connaisseurs louaient dans les estampes tirées de mes croquis.

La voyeuse: on ne me nommait pas autrement chez les courtisanes où je fréquentais. Non sans mépris: qui ne jouit que par l'oeil,

son corps est un arbre sec. Que le voyeur se suffise, au vrai, le lui reproche-t-on au nom de l'amour dû à ses pareils, ou l'envie-t-on d'y parvenir sans peine?

Je la rouais de coups. Ma force paraissait s'être accrue avec l'âge; mon corps s'était épaissi qui présentait l'allure de la virilité. Je me vêtais en homme.

Je m'étais éprise d'elle. Je ne pouvais souffrir qu'elle se donnât à d'autres. Plutôt, qu'elle parût, parfois, y prendre du plaisir. Elle arguait que de le mimer c'était le b, a, ba de son art. Cette réponse redoublait ma rage. Mensonge. Il n'était que d'observer l'expression de son regard, dans ces moments, pour se rendre compte qu'elle tirait jouissance des caresses de ses galants.

Elle m'avait provoquée ce jour-là. Elle minaudait d'aise, à seule fin de piquer ma colère, en évoquant ce jeune homme qui se ruinait pour ne pas la quitter des yeux.

Ce stylet paraissait m'être tendu que j'avisai sur le tatami.

Elle se traînait devant ma main qui la frappait comme une chienne blessée à mort. Elle se traînait comme on nage contre un courant opposé. Son épaule était belle qui, sous le kimono lacéré, saignait; j'en aurais empli ma bouche. Le sang coulait sur son visage comme les gouttelettes de la feuille après l'orage.

Les servantes étaient accourues. Je laissai tomber le stylet; j'irais chercher son coeur dans sa poitrine si elle prétendait m'abuser.

Colère était le nom de mon amour. Colère contre moi-même, d'aimer. Ou de ne le pouvoir. Haine était le nom de mon amour.

Sous la porte de la chambre où le visage tuméfié, haletant comme si elle eût été sur le point d'expirer, elle cherchait en vain le sommeil, je glissai, la nuit, le plus doux des dessins dont je fusse capable. Il la représentait, elle, en ses atours, faisant vibrer les cordes de son shamisen. Et moi à distance respectueuse, en habit de servante, et d'une taille plus réduite convenable à ma condition. C'était lui dire que je n'étais rien, et qu'elle m'était tout. C'était implorer son pardon. Elle cria dans mes bras de plaisir cette nuit-là après avoir crié de douleur sous ma pointe.

Elle s'était volatilisée. J'errais, avide d'elle ou de vengeance contre elle, pour m'infliger ce que je qualifiais en mon for de caprice, dans sa maison d'où tout tapis, tout ornement avait disparu. Une ser-

vante que je connaissais s'agenouilla devant moi, baissant la tête. Sa maîtresse était partie.

— Où?

Elle ne le savait pas. Elle me suppliait de la croire: elle ne le savait pas.

La garce me traitait comme un de ses clients. Elle me fermait sa porte, la besogne faite, pour passer au suivant. J'aurais voulu la poursuivre pour lui faire rendre gorge. Je me persuadai qu'elle n'en méritait pas la peine.

C'était elle, mon aimée, ce chrysanthème sans tige que, la nuit, je jetai sous un pont et que le courant emporta; je l'avais coupée sur l'humus de joie et de rires où elle s'épanouissait. Elle avait fui devant moi comme le blé se couche devant le moissonneur armé de sa faux. La fleur s'éloigne que le courant entraîne. Que ne puis-je, pour qu'elle me pardonne, devenir cette eau qui la porte comme une aile de papillon?

Je hais cette lune glacée qui me ressemble.

Ma fureur était intacte. Elle dressait sa tête menaçante comme un serpent venimeux. Elle recherchait une proie. Ma soeur cadette fit l'affaire qui se trouvait à portée.

Elle dessinait aussi. Elle s'était faite eût-on dit la servante des plantes, des oiseaux, de la nature rayonnante. Sa renommée crois-sait. Elle recevait des amateurs, hommes et femmes. On n'admirait pas seulement les oeuvres de sa main gracieuse. On l'aimait. De cette réussite-là surtout je tirais ombrage.

L'héritier d'une noble famille, qui lui faisait une cour discrète, lui avait commandé un paysage lacustre. À ma surprise, au lieu de se mettre aussitôt au travail, elle ne toucha pas un pinceau sept jours durant. Tantôt, agenouillée devant la feuille qui devait recevoir l'oeuvre, elle demeurait immobile, les yeux fermés, comme en orai-son; tantôt elle jetait aux oiseaux, dans le jardin, des grains de mil, aussi insouciant que si l'échéance de la livraison — le huitième jour — ne se fût pas rapprochée.

Il lui fallut moins d'une heure pour achever la composition. C'était le lendemain du jour où mon amie avait fui. J'arrachai la feuille de dessous les yeux de ma soeur plus que je ne la pris. La tête penchée, les yeux clos, elle était comme exténuée.

Je pâlis de rage. L'oeuvre était parfaite, d'une perfection où je n'eusse pas atteint après six mois de labeur.

L'heure vint du coucher; j'embrassai affectueusement ma soeur.

Elle ne put, le matin venu, retrouver le dessin.

On vise une certaine quille. Et c'est une autre qui tombe. Le corps du commanditaire fut retrouvé face dans l'eau sur un étang proche de notre maison. De l'annonce que ma soeur s'était trouvée contrainte à lui faire, la composition n'existait pas, sans vouloir lui en livrer la raison qu'elle soupçonnait, il avait déduit qu'elle n'éprouvait pas sentiment pour sentiment. L'évidence lui en avait été intolérable. Il demanda la mort au lieu qu'elle n'avait pas voulu pensait-il représenter pour lui et où il avait accoutumé de pleurer sa passion. Ainsi lui demeurerait-il aux yeux de tous fidèle, tout en se donnant l'illusion de supprimer ce qui le séparait de son objet.

Sous mes yeux la maison était aussi vide, envolée ma soeur, disparue, que l'avait été sous les siens l'emplacement de son dessin.

Dans la province de Shinano ou dans celle de Shimotsuke, il y a une tête coupée

Dans la province de Nagato ou dans celle de Satsuma, il y a une autre tête coupée

*Et mon épée est rouge comme celle du Bourreau d'État
Comment faire pour trancher avec mon propre chef?*

Je buvais plus que de raison. Ma main tremblait. Je mentais à présent disant que je venais chez les prostituées pour peindre. Sur mes genoux mes feuilles, l'encrier, le pinceau. Mais je n'y touchais pas. Ce que, de ma cachette ombreuse, je voyais, de le voir ne m'était pas moins indispensable que l'alcool.

Sous l'instrument de l'homme la femme se ployait comme l'acier sous le marteau du forgeron. Elle devenait un pont jeté sur un fleuve impétueux. Et son dos était une arche.

Je regardais. Ne comprenais pas. Ne ressentais rien. J'aurais voulu briser le givre, la glace, les racines où j'étais prise. Même pleurer, je ne le pouvais pas.

Trente ans qu'aucune estampe n'est plus sortie de mes mains. J'achète pour les détruire tous les exemplaires que je puis trouver de celles que j'exécutai; j'effacerai ma trace comme le chat enfouit ses déjections.

Ma maison délabrée est le jouet des vents. Toutes sortes de bêtes — dont moi — y gîtent. La nuit est la mer chatoyante où nous voguons. L'araignée tisse sa toile dans un angle de ce qui fut mon atelier. La vipère louvoie en quête de la souris. Elles ne prêtent plus aucune attention à moi. Crapaud géant qui, accroupi, tout yeux, dévisage la lune. J'aime le froid qu'elle diffuse. Elle se reflète dans mes yeux qui se reflètent dans les siens.

Emmanuel Dumège vit à Paris. 31 ans. Il collabore à diverses revues dont *NRF* et *Esprit* où il signe des rubriques sur la littérature étrangère. Il a déjà publié des nouvelles et des récits dans des revues françaises et canadiennes.